

## Études d'histoire religieuse



Élisabeth Gallat-Morin, *Jean Girard, musicien en Nouvelle-France, Bourges 1696-Montréal 1765*, Sillery, Septentrion, Paris, Klincksieck, 1993, 352 p. 28 \$

Marie-Paule Rajotte LaBrèque

Volume 60, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007063ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007063ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rajotte LaBrèque, M.-P. (1994). Compte rendu de [Élisabeth Gallat-Morin, *Jean Girard, musicien en Nouvelle-France, Bourges 1696-Montréal 1765*, Sillery, Septentrion, Paris, Klincksieck, 1993, 352 p. 28 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 60, 134–136. <https://doi.org/10.7202/1007063ar>

imprimés dans les mémoires par une histoire douloureuse dont les responsabilités sont distribuées trop hâtivement. Il a magnifié à l'excès le rôle de M. Olier, au prix de quelques anachronismes. Mais il n'a pas eu tort de louer comme il l'a fait l'héroïsme de Maisonneuve, de Jeanne Mance, de Marguerite Bourgeoys.

On sait gré aux éditeurs d'une très instructive introduction de vingt-six pages sur le plan du manuscrit original, son caractère inachevé, son originalité, sa valeur historique. Une notice de l'auteur et une histoire du manuscrit et de ses éditions terminent cette étude, qui sera fort utile aux bibliographes. Je n'aurai qu'une remarque à faire sur cette introduction. À la p. 28, on fait partir Dollier à l'automne 1668 pour aller chez les Nipissingues, ce qui l'aurait fait parvenir à Kenté, aux environs de Belleville. On sait que Dollier et Barthélemy apprenaient alors l'algonquin, mais Kenté était formé de campements tsonnontouans, de langue iroquoise. Dollier fut bientôt rappelé de son étude pour la préparation de son voyage aux lacs Ontario et Érié en 1669. On ne sait où se trouvaient ses Nippissingues, dont la voie naturelle était l'Outaouais. Il n'apparaît pas que le sulpicien ait visité Kenté durant son odyssée de 1669-1670. Il aurait pu le faire avec Perrot en 1671, mais on n'est pas informé. Il était plus difficile de le faire avant ces voyages.

Lucien Campeau  
Maison des Jésuites  
Saint-Jérôme

\* \* \*

Élisabeth Gallat-Morin, *Jean Girard, musicien en Nouvelle-France, Bourges 1696-Montréal 1765*, Sillery, Septentrion, Paris, Klincksieck, 1993, 352 p. 28 \$

Sur la couverture en grisaille de ce livre, apparaissent un nom, Jean Girard, et une mention, musicien en Nouvelle-France; deux dates lointaines et deux villes qu'on n'associe pas souvent, Bourges et Montréal. C'est tout à l'honneur d'Élisabeth Gallat-Morin, musicologue, d'avoir fait revivre un important volet de notre histoire culturelle et religieuse sous le régime français à travers ce personnage méconnu. Pourtant, les éléments biographiques se révélaient plutôt minces et clairsemés et il faut lire l'épilogue du volume pour apprécier l'ampleur de la recherche. Dans ses ouvrages antérieurs sur *Le livre d'orgue de Montréal* qu'É. Gallat-Morin avait rendu à la lumière du jour en 1978, on trouvait déjà quelques indications sur Girard qui l'avait apporté à Montréal en 1724. Aujourd'hui, par le biais d'un judicieux emploi de documents d'époque, et sans artifices, nous pouvons suivre avec vraisemblance sa vie et sa carrière.

Le livre est divisé en deux parties principales dont la première raconte la jeunesse de Jean Girard à Bourges, son pays natal. À l'âge de huit ans, Jean Girard, fils d'un maître boulanger, est accepté à la maîtrise de la Sainte-Chapelle de Bourges où il profite d'une formation académique et musicale de qualité. Les pensionnaires de nos couvents et collèges d'autrefois pourraient découvrir certaines similitudes avec le régime de vie des maîtrisiens de Bourges au XVII<sup>e</sup> siècle. Ayant reçu la tonsure, il entre au séminaire de Saint-Sulpice de sa ville comme clerc et prend la décision de venir au Canada. Après un stage au séminaire de Paris pour parfaire sa formation d'organiste et de maître d'école, il quitte la France pour toujours à l'âge de vingt-huit ans.

En deuxième partie, nous accueillons Jean Girard à Montréal où il s'intègre chez les Sulpiciens tout en demeurant simple clerc. Il touchera l'orgue de Notre-Dame, fera office de maître d'école pour les garçons et, à l'occasion, agira comme secrétaire auprès de ses supérieurs. Dans cette petite ville de 3,000 habitants, important carrefour de la colonie, rien de la vie quotidienne ne lui échappera en dépit de sa vie effacée. Les années difficiles entraîneront de grands élans de dévotion et l'organiste viendra rehausser les nombreuses liturgies. Il devra également traverser la période sombre de la Conquête; ce chapitre donne la parole à nombre de témoins qui relatent comment on a vécu douloureusement cet épisode à Montréal.

Ce livre dépasse donc la simple chronique d'une vie et on aurait pu le titrer: «Jean Girard et son temps». On y retrouve une variété de niveaux de lecture: la vie quotidienne de cette période, dans l'ancienne et la Nouvelle-France, l'histoire de l'éducation, la pratique de la liturgie. Malgré l'aridité, voire l'austérité de certaines sources, la lecture en demeure agréable et instructive. Toutefois, aucun énoncé n'est gratuit; l'abondance et la précision des notes en font foi de même que la bibliographie de 16 pages.

Une composante de cet ouvrage doit être mise en évidence; il s'agit de l'iconographie qui occupe 59 pages en tout ou en partie et on peut regretter de n'en point trouver une liste en appendice. On y déploie un choix exceptionnel de photographies, gravures et documents d'époque qui s'intègrent au texte et en facilitent l'intelligence.

L'éditeur a laissé filer quelques coquilles. Par exemple, les Soeurs de la Congrégation ont probablement brodé une *bannière* pour les Cinq-Nations plutôt qu'une *barrière* (p. 284) et, depuis le Moyen-Âge, l'Assomption se fête en *août* et non pas en *juillet* (p. 258). Jean Girard n'a pas suivi la *voie* de son cousin et encore moins la même *voix* (p. 267). Mais ces petites distractions ne dérangent en rien le propos de l'ouvrage.

On n'en saura sans doute jamais davantage sur cet homme de bien que fut Jean Girard; cependant Élisabeth Gallat-Morin a su nous rendre ce per-

sonnage crédible et de ce fait, nous proposer une laborieuse mais fructueuse avenue de recherche.

Marie-Paule LaBrèque  
Acton Vale, Qué.

\* \* \*

Françoise Derooy-Pineau, *Madeleine de La Peltrie, Amazone du Nouveau Monde (Alençon 1603-Québec 1671)*, Montréal, Bellarmin, 1992, 262 p. 25\$

Les Éditions Bellarmin viennent de publier un livre au titre aguichant: *Madeleine de La Peltrie Amazone du Nouveau Monde*. S'inspirant d'une image utilisée par Le Jeune dans la *Relation* de 1639 (et citée en exergue au début du livre), Françoise Derooy-Pineau a voulu nous présenter le portrait d'une dame qui a eu son importance dans l'histoire religieuse du Canada et que les historiens antérieurs ont, selon elle, négligée ou mal comprise. Le style adopté par l'auteure est extrêmement vivant, souvent provocateur, ce qui donne parfois à son récit une allure romanesque, bien qu'elle ait réalisé pour le préparer des études sérieuses.

Dans le dernier paragraphe de son introduction, dans laquelle elle fait une rapide revue des études publiées avant elle sur Madame de La Peltrie, elle nous expose le propos de son ouvrage: dresser «une biographie de Madeleine à partir des travaux que nous venons de citer, complétés d'informations sur le milieu familial et provincial de Madeleine, puisées dans des documents de l'époque ou des ouvrages postérieurs» (p. 14).

Faire revivre sous nos yeux une personne dont la carrière a été mouvementée — tout le contraire de ce que devait être une femme sous l'Ancien Régime — n'est pas si simple. L'auteure y réussit en reconstituant l'atmosphère de l'époque par des touches successives, plus que par de savantes analyses, ou le recours à des tableaux chiffrés. Des scènes, des conversations, des réactions sont imaginées pour nous. Quelques illustrations bien choisies accompagnent le récit; on aurait aimé quand même avoir quelques détails sur l'authenticité du portrait de l'héroïne, qui figure sur la couverture et dans le livre.

Le plan qui convenait le mieux à l'intention de l'auteure était d'ordre chronologique. Le volume comporte deux sections: le volet français de la vie de Madame de La Peltrie, puis le volet néo-français. Quatre parties pour le premier: histoire de sa famille, de son premier mariage, de son veuvage et de sa vocation apostolique. Deux parties pour le second: dans la première, intitulée «les grandes cavales en Amérique», on suit l'amazone, de Québec à Sillery, à Trois-Rivières, à Montréal, et on apprend la déception qu'elle a ressentie à ne pouvoir courir au pays des Hurons; sa hantise de